

NOUVELLE.

Les lunettes de couleur.

Don Trinidad de Aguirre est mort.

Cette nouvelle ne surprendra probablement pas mes lecteurs, car les lecteurs ne sont surpris de rien; mais elle devrait les surprendre.

Elle devrait les surprendre pour plusieurs raisons: en premier lieu, parce qu'aucun d'eux ne connaissait le défunt avant qu'il ne fût défunt; en second lieu, parce que l'événement s'est produit avec la rapidité de l'éclair, sans préparation d'aucune sorte, sans un avis de journaux, sans une simple lettre de faire-part.

On dit que Don Trinidad est mort et on ne savait pas qu'il existait. En troisième lieu, parce que la mort de ce monsieur est de tout point injustifiée.

Les entrées dans et les sorties de ce monde de larmes, se passant comme dans les entrées et les sorties des drames, il y en a qui sont plus ou moins justifiées, comme il y en a qui ne sont pas justifiées du tout.

Le "changement", appelons-le ainsi, de Don Trinidad, a donc été inattendu et injustifié.

Don Trinidad était jeune, riche, de figure sympathique; il avait du talent et de l'instruction. Il était sur le point de se marier avec une gracieuse jeune fille et avec tout cela, lorsqu'il est mort, il jouissait d'une santé parfaite, ce qui n'arrive pas à tout le monde.

Y en a-t-il qui, dans ces conditions, voudraient mourir? Je crois que non.

Pourtant Don Trinidad est mort.

Il y a deux ans il se rendit en Allemagne où il voyagea pendant un mois. Il revint comme il était parti: jeune riche, sympathique, joyeux et en excellente santé.

Mais au mois de novembre 1896 il s'affaiblit un peu.

Peu de chose, presque rien, une maladie qui n'en était pas une et qui n'avait de sérieux que le nom, dont je ne me souviens pas d'ailleurs.

Il porta des lunettes de couleur pour atténuer la lumière et il guérit au bout de huit jours gardant ses yeux aussi beaux, aussi brillants, aussi malagamos qu' auparavant.

Mais il changea de caractère; il en changea complètement.

Il était joyeux et même moqueur: il devint triste.

Il parlait, non avec excès, mais suffisamment: il devint silencieux.

Son sourire était franc et spontané: il devint amer.

Les commissures de ses lèvres s'abaissèrent tragiquement, comme si elle voulait faire comprendre que tout enjouement leur était interdit.

En un mot, la transformation de Don Trinidad fut complète.

Il n'est plus pour ses amis que des phrases de dédain et des réparties blessantes et, naturellement, ses amis l'évitèrent et un beau jour il se trouva seul.

Avant, on le voyait au théâtre, à la promenade, aux réunions; après on ne le vit nulle part, car il restait chez lui. Mais, dans sa maison, il était seul aussi, car il n'avait pas de parents, ce qui rend plus inexplicable sa mort si rapide.

Pendant un mois il ne vit que sa fiancée, et, comme les verres de couleur donnaient à la physiologie un caractère un peu ridicule, changeant la figure humaine en figure de chonnette, il ne mit jamais ses lunettes devant elle afin qu'elle vit toujours ses yeux au naturel.

Mais un jour, on ne sait pour quel motif, il les mit; et la jeune fille le trouva bizarre ainsi et elle éclata de rire. Cela offensa tellement Don Trinidad qu'après l'avoir regardé fixement il fit demi-tour, rentra chez lui et rompit son mariage.

Peu s'en fallut que la pauvre petite, qui se nommait Rosario, m'en mourut.

Quelques jours après on trouva Don Trinidad mort.

Il était près de la table de son bureau sur lequel il avait écrit quelques lettres; les lunettes de couleur étaient brisées, les verres en morceaux. On suppose qu'il les avait cassés d'un coup de poing, car il avait le poignet ensanglanté.

Une particularité attirera beaucoup l'attention: toutes les glaces de la maison, et il y en avait de magnifiques, se trouvèrent brisées également.

De tout cela on déduisit que Don Trinidad était devenu fou. Les lettres qu'il avait écrites confirmèrent cette supposition. On ne les a pas recueillies toutes mais voici ce qu'on put lire sur quelques-unes.

gure était ridée et couleur de terre!

"Il était comme une éponge humaine qu'on a pressée, pressée, pour faire sortir le jus et dont il ne reste plus qu'une masse sèche ressemblant à un torchon."

"Il portait des lunettes de couleur. Les verres n'étaient ni verts ni jaunes, ni fumés. Ils étaient d'une couleur étrange, un mélange trouble de toutes les couleurs: comme la vie humaine."

"Le petit vieux me regardait beaucoup et il souriait d'un diabolique sourire. Si je n'avais considéré qu'il n'était qu'un pauvre petit vieux, je l'aurais soulevé."

"Comme le voyage fut long et que nous restâmes seuls, nous étimes largement le temps de causer."

"En vérité, ce vieillard anti-pathique était un grand savant."

"Il était au courant des progrès de la science moderne et des dernières découvertes... Les rayons X, surtout. L'enthousiasme se terminait par un sourire qui faisait mal. Je ne sais pourquoi, mais il faisait mal."

"Si le voyage avait duré un peu plus longtemps je l'aurais étranglé et cela aurait mieux valu."

Ici quelques lettres manquent

"Le choc et le déraillement n'arront servi à quelque chose."

"Me voici seul. Le pauvre homme, il est mort écrasé: c'est incroyable!"

"Maintenant, quand je pense à lui, cela me fait de la peine: c'était peut-être un brave homme."

"En mourant il me regarda avec une certaine douceur: il me tendit les "LUNETTES" et me dit: prenez-les, prenez-les; je vous fais mon héritier."

"Ses lunettes! ses lunettes de couleur! Infernal héritage! Il est bien mort le vieillard!"

Et ici des imprécations, des cris de douleur, des cris de désespoir.

Décidément, Don Trinidad était fou.

Ensuite, on trouva des lettres écrites dans un style inintelligible.

Dans les dernières seulement on comprit quelque chose: phrases isolées, paragraphes obscurs, ruine d'un cerveau submergé dans un liquide amer, comme une épave qui dispersent les vagues de la mer. En voici quelques fragments:

"De retour à Madrid j'ai oublié complètement les lunettes infernales."

"J'ai repris mon ancienne vie: l'art, la science, mes amis, ma Rosario."

"Mes jours sont hèreux maintenant, comme l'ont été ceux d'hier. Je suis persuadé que la nature m'a mis au monde pour jouir et j'essaie de remplir les intentions de la Nature."

"Ah! si ce n'étaient ces lunettes enflammées!"

"Un jour, jour funeste, je me sentis mal aux yeux. Je me souvins des conserves, je les mis et je sortis."

"Horrible! Horrible! Invention admirable, prodigieuse, stupéfiante, mais horrible!"

"Les conserves se font transparentes comme s'ils étaient en cristal de roche."

"On voit la substance grise, ses cellules, ses mystérieux protoplasmes, le réseau nerveux qui s'étend partout."

"On voit les idées écrites d'une merveilleuse écriture: hiéroglyphes de ces mystérieuses pyramides que les verres colorés de mes lunettes me permettent de traduire en langage vulgaire."

"On voit les sentiments, comment ils s'agitent, comment ils circulent, comment ils nagent sans rencontrer aucune rive sur cette mer si petite et pourtant si grande."

"On voit la volonté se diriger en titubant, comme si elle était ivre, d'une cellule à l'autre, tombant ici, se relevant difficilement là, s'embranchant plus loin dans je ne sais quel réseau de connexions, retombant encore et se traînant presque constamment."

"Tout! on voit tout! que c'est admirable! quelle prodigieuse invention!"

"Que de mières! que de vanité! que de stupidité dans ce livre blanc et gris, avec un filet sanguinolent!"

"Non: réellement c'est un spectacle très divertissant de voir l'intérieur d'un crâne. Parfois on croit voir des éclairs de lumière, quelque belle idée, quelque sentiment noble... mais, hélas! combien peu!"

"Mais quand il s'agit d'être auxquels nous lie l'affectueux, c'est cruel, très cruel; c'est affigeant: c'est infernal! Ah! le mandit vieux! Pourquoi le déraillement et le choc ne l'ont-ils pas écrasé tout entier, sans lui donner le temps de me faire de legs horrible! Ah! les lunettes! les lunettes de couleur!"

"Et ce qui m'étonne le plus, c'est que jamais je ne vois un orane seul: j'en vois toujours deux, qui sont distincts."

"Mais l'un des deux est le méme, toujours vague, confus, indéfini, incomplet."

"C'est un phénomène qui me confond et que je ne peux pénétrer; mais je ressens je ne sais quelle angoisse intolérable."

"Et quoique je ne distingue pas bien ce second crâne, je constate qu'il est très usé."

"L'égoïsme est sa note dominante: moi!... Moi!... Eternellement, moi!"

"Il n'y a pas une cellule dans tout le champ cérébral qui ne soit imprégnée de ce moi satanique! Il me répugne! Il me donne des nausées!"

"On dirait que ce cerveau est une éponge qui se plonge dans un liquide, où sur toutes les gouttes il y a écrit le mot égoïsme: Moi, et que la masse blanche et imbibée du misérable et monotone fluide."

"Mais quelle image est celle-ci!"

"D'où vient elle? A qui appartient elle?"

Ici, on remarque beaucoup de lignes barrées, des pâtés d'encre et des taches ressemblant à des larmes.—Enfin, un paragraphe final, clair, distinct, presque sonnel:

"Je le sais, je sais à qui appartient ce cerveau. Hier je l'ai vu en double."

"Il se promenait par une salle: j'en portais les lunettes de couleur et je m'approchais d'une glace."

"Et je m'y vis. Je m'y vis deux fois."

"Une fois dans le miroir, directement: c'était l'image vive et distincte: la glace était bonne."

"L'autre fois l'image était indirecte... C'est naturel: mon cerveau se reflétait sur la partie intérieure de mes lunettes, et, de l'autre côté, projetée dans l'espace, apparaissait une image troublée et incomplète."

"Je me connais maintenant: je n'ai pas le droit ni la curiosité de voir les autres hommes et je ne veux plus me voir jamais!"

Et sur la dernière lettre il y avait quelques gouttes de sang, provenant de la blessure qu'il s'était faite à la main en brisant d'un coup de poing les lunettes de couleur.

JOSÉ ECHÉGARAY.

(Traduit de l'espagnol par le commandant E. Tridon.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

On a beaucoup écrit à propos des parquets comme réceptacles de microbes et dispensateurs de maladies par les poussières qui s'y logent.

Nombre de procédés ont été déjà préconisés.

La méthode indiquée par M. Berthier est simple, peu onéreuse et pas secrète. Son emploi serait excellent, d'après l'auteur, qui a pris pour base de ses préparations la cire minérale, l'osokérite, ou cire de pétrole, un des résidus de la distillation du pétrole, dont le prix de revient est fort peu élevé.

Il compose d'abord une pâte, à chaud, au moyen d'un mélange par parties égales d'osokérite et de vernis d'Espagne. Ce mélange est versé chaud dans le fond des rainures. Celles-ci sont ensuite complètement obstruées au moyen du mélange suivant: osokérite, 100 parties; colophane, 30; plâtre fin tamisé, 20 parties.

Là encore, le mélange se fait et s'emploie à chaud; on le coule dans les rainures, où il se solidifie, devient très dur, tout en conservant assez d'élasticité pour ne pas se fendre sous l'influence des mouvements du plancher.

Quant aux lames elles-mêmes du parquet, elles peuvent être imperméabilisées soit au moyen d'huile lourde de houille, ou bien avec un mélange d'osokérite. 3 parties pour 10 d'essence de houille. On obtient ainsi une surface absolument unie, sans fissures accidentées, qu'on peut laver facilement, et qui ne peut plus renfermer le moindre germe dangereux ni la moindre poussière.

Ce procédé est simple. L'auteur l'a complété par le suivant: tout autour des parquets, contre les murs, où bien il existe une plinthe qu'on peut traiter de la même façon que le parquet, on même celui-ci est directement posé contre le mur. Dans ce dernier cas, le bouchage ayant été pratiqué entre le parquet et le mur, on peut imperméabiliser le bas du mur jusqu'à une certaine hauteur, de façon à pouvoir laver le parquet à grande eau.

Cette imperméabilisation se fait

au moyen du mélange suivant: osokérite 250 parties; essence de houille: 150 et matière colorante (variable suivant le ton qu'on veut obtenir mais qui doit naturellement être toujours une couleur en poudre) 120 parties.

M. Berthier recommande le brun Van Dyck.

Ce mélange pénètre par il à travers le plâtre, sèche facilement et permet le lavage des murs. Peut-être pourrait-il être employé pour de plus grandes surfaces murales.

LE GANT

Paris a ses camelots qui attroupe les badauds au coin des rues, chantent la romance ou la chansonnette à la mode et vendent deux sous aux amateurs. Madril à ses chanteurs ambulants—guitaristes et mandolinistes—qui font exactement la même chose. Et voici un "romance" entendu et recueilli dans un des passages de la "Puerta del Sol."

Il fut pittoresquement interprété par deux grands escogriffes dont l'un présentait le type parfait du pur Castillien et dont l'autre à la barbe dense et frisée, au teint olivâtre et aux yeux tout à tour caressants et farouches, devait certainement descendre de ces Maures conquérants dont les traces demeurent ineffaçables en terre d'Espagne.

Et cependant voyez combien le Temps, en sa marche implacable et puissante, atténue les ressentiments, change les dispositions réciproques de deux peuples et comble peu à peu l'abîme qui sépare les individus de deux races.

Au temps des preux, en plein moyen âge, c'est-à-dire, il y a dix siècles à peine, les ancêtres de ces deux camarades échangeaient de furieux coups de lance et se pourfendaient à l'envi animés d'une haine féroce et d'ailleurs justifiée. Maintenant, le fils des Maures et le descendant des guerriers de Castille — tous deux Espagnols et compagnons d'infortune — chantent des "doux" pour chanter leur pauvre pays. Et que chantaient-ils?

Justement les récits des anciennes turleries, récits ampoulés et amplifiés, colorés comme les légendes, où, dans le cliquetis des rouges épées, le choc des armures et la galopade effrénée des destriers, les têtes des mécréants roulaient sur les champs de bataille. Récits palpitants et soulagés d'un tremblement de guitare, lesquels passaient, emportés sur les agiles chevaux africains à longue crinière, les blanches infantes tombées au pouvoir de noirs ravisseurs: Récits fabuleux où les adorables Mauresques, amoureuses de quelque superbe chevalier, abjuraient leur foi païenne et se rendaient à merci à leur cher vainqueur. Récits naïfs et sans cesse ébranlés dans la gorge d'un Coquettement campé dans sa cape un peu rouillée et sa fière tête à moustaches noires arborée d'un feutre un peu fané, le Castillien commençait ainsi:

—Approchez, "senoras" et "senoritas": aujourd'hui, nous laisserons les merveilleux et sanguinaires exploits des vaillants paladins qui, panaches au vent, et vêtus de fer, se précipitaient à la pointe du glaive de glorieuses épées de Valladolid à Grenade et de Saragosse à Séville:...

Pour plaire à la plus belle moitié de l'Espagne, nous vous conterons une histoire d'amour. Et vous verrez comment pour un gant et un soufflet, le valeureux chevalier don Manuel de Léon devint l'heureux époux de l'incomparable dona Ana de Mendoza.

Et tandis que son compagnon gratifiait sa guitare ensourdine, le Castillien continuait:

—Très orgueilleuse était dona Ana: fière de son haut lignage, de la rare perfection de ses traits et de son corps souple, fière des richesses de sa famille. Jeune encore d'ailleurs, son dix-huitième printemps fleurissait à peine, et, dans son père, si fier de sa fierté, elle se voyait et jolite tête adorne d'une magnifique chevelure ne pouvait guère penfermer d'autres soucis que ceux de ses atours et d'autre désir que celui d'être toujours adulée.

Et sans cesse, de nombreux soupriants, subjugués par ses charmes, la grisaille de leurs boulanges et de leurs hommages, bien faits pour augmenter l'excellente opinion qu'elle avait déjà de sa non pareille beauté.

Très fier aussi était le chevalier don Manuel. Fier de la force de son bras, de sa taille solidement prise, de sa poitrine d'homme vaillant, de son cœur intrépide... Fier de sa pure et noble pauvreté qui ne l'avait jamais entraîné à manquer à l'honneur... Fier de sa jeunesse comblante, enthousiaste et avenante, de ses hauts faits et de son ombre de sa loyale épée sans tache et sans peur qu'il eût avec jolies croisées contre les terribles épées du Cid Campeador ou du neveu de Charlemagne: Or, un après-midi de clair soleil et de tiède brise, dona Ana et quelques dames allèrent se promener dans les jardins du roi, accompagnées de plusieurs chevaliers de renom, lesquels se délassaient de Manuel de Léon se tenait silencieux.

Il était le moins bien vêtu de tous, mais à sa contenance hautaine et à sa mine aîtière, chacun l'eût pris pour le plus grand des seigneurs présents.

Souriant, dona Ana feignait de prêter une oreille distraite au propos de ses stigabées, et, de la sorte, —flânant, plaisantant et conversant,— la compagnie arriva dans une galerie bordée d'une balustrade de marbre, d'où l'on dominait une fosse profonde dans laquelle une vingtaine de lions africains erraient et dormaient sans nul entrain.

Dames et chevaliers s'accoudèrent commodément pour admirer à loisir les bêtes féroces; et les lions levant la tête, les regardant et en bérissant leurs crinières touffues et en ouvrant leurs énormes gueules d'où s'échappaient de rauques rugissements.

Le spectacle était peu rassurant; et les assistants étaient satisfaits de se savoir en sûreté, hors de portée des furibondes bêtes des fauves.

—Voilà que la belle Ana de Mendoza, jouant négligemment avec un de ses gants, le laissa, comme par mégarde, choir au milieu des lions. L'un d'eux vint le flairer, puis le repoussant de sa griffe, alla majestueusement se recoucher dans un angle de la fosse.

Alors Ana dit de sa voix mélodieuse et d'un ton mélancolique: — Hélas! quelle irréparable maladresse! Ce gant précieux est à jamais perdu, car aucun chevalier n'aurait assez de courage pour aller le chercher là où il est tombé!

Personne ne répondit, dona Ana reprit avec une ironique tristesse: — Prédiques de serments et de promesses, les hommes parlent volontiers d'affronter les plus épouvantables dangers pour l'amour de leur dame!... A les entendre, les dragons cuirassés de diamant et vomissant les flammes, les plus horribles monstres ne les feraient pas reculer d'une semelle quand ils combattent pour l'épée de leur pensée!... Pourtant!... Ah! je le déclare, celui qui sera assez brave pour me rapporter ce gant deviendra mon maître et époux!

Les chevaliers pâillèrent sous l'injure, mais aucun n'osa relever le défi si adroitement lancé.

Alors don Manuel s'avança vers dona Ana et lui dit: — Dieu m'est témoin que jamais ma bouche ne vous adressa la moindre promesse ni le moindre compliment. Et je laisse à d'autres le soin de conter mes exploits. Mais je ne puis supporter l'affront dont vous pensez vous humilier. Je vais chercher votre gant au péril de ma vie; elle m'est moins précieuse que mon honneur de chevalier.

Ce disant, il tira de sa ceinture son bras gauche d'un pan de son manteau, descend l'escalier de pierre, ouvrit la grille en fer forgé et pénétra dans la fosse.

Chacun s'attendit à le voir déchiré par les animaux féroces, et l'angoisse suspendit les battements de tous les cœurs.

Le gant gisait à un pas du plus gros lion.

Don Manuel se baissa et le ramassa rapidement, puis, sans fuir, mais aussi vite que possible, il sortit à reculons, les yeux fixés sur les fauves qui le considéraient curieux et étonnés, mais ne bougeant pas. N'ayant moulu, la grille se referma sur eux et ils se précipitèrent et venaient s'abattre contre les barreaux en rugissant.

Et tous les autres se levèrent et se promenaient à grands pas dans leur fosse, semblant regretter la proie qu'ils ont si maladroitement laissée échapper!

Pendant ce temps, don Manuel gravit les degrés, et, bientôt, il apparut dans la galerie où se tenait le roi, le roi surpris et ravi de le voir sain et sauf; car nous ne supposons pas que la basse envie ait jamais pu se glisser dans le cœur d'un loyal chevalier.

Dona Ana, un peu pâle, car elle ne croyait pas que son caprice aurait une suite, émue du péril auquel don Manuel s'était exposé pour elle, donna Ana s'approcha et reprit son gant et à complimenter le courageux paladin.

Mais ce dernier s'approche d'elle, les sourcils froncés et la mine sévère.

—Je ne suis, dit-il lentement, ni un diseur de fadeuses ni un galantin. Voici le compliment que vous m'avez fait, femme assez inconsciente, pour mettre un gentilhomme en de deux si folles conditions!

En prononçant ces paroles, il la souffleta du gant qu'il rapporte et continue en le lui présentant: —Prenez votre gant qui vous est plus précieux que la vie d'un brave défenseur de l'Espagne, et ne recommencez jamais à jouer avec l'honneur d'un homme de cœur.

Puis, se tournant vers les chevaliers présents, il ajouta à voix haute et ferme: —Si quelqu'un n'approuve pas ma conduite et veut être champion de la dame incriminée, qu'il demande le champ clos!

—Non! non! interromp don Ana avec véhémence, que nul d'entre vous ne bouge! Vous êtes, don Manuel, un homme respectable, et celle qui sera votre compagne pour toute la vie, sera votre épouse. Je serai celle-là, si vous y consentez. Dans cette action, vous m'avez montré non seulement votre bravoure, mais encore la droiture de votre caractère et votre haut mal! Je n'ai été coupable que de coquetterie et de lécherie... Votre soufflet ne m'a nullement froissée. J'étais déjà punie, quand je vous vis parmi les lions; mon cœur palpitait, et je me sentais en danger, à compris qu'il vous aimait!

Un minute, don Manuel interdit ne peut articuler un mot, puis félicissant le genou, il prend la main que la belle Ana de Mendoza lui tend en rougissant et murmure: —Depuis longtemps, je vous aimais en secret, et je jure le Ciel qu'il n'y a rien d'impensable de vous plaire et de vous conquérir. La réciprocité que vous m'avez faite prouve, malgré votre apparente frivolité, la noblesse de votre âme et l'élevation de votre esprit.

Je serai immensément heureux de vous recevoir pour dame et de consacrer ma vie entière à votre bonheur.

Et devant tous les assistants émus, ils s'échangent—chaîte et doux le premier, le par baiser de fiançailles.

CUISINE.

Grives Rôties.

On ne vide pas les grives; on se contente d'enlever le gésier; les barbes de lard gras et les cuire à feu vif; les servir sur croutons rissolés au beurre.

Haricots Sautes.

Blanchir des haricots verts, dans de l'eau salée, suiter 10 minutes dans du beurre blanc et les saupoudrer de persil.

Gigot à la Parée de Pommes.

Cuire un gigot au four. Cuire des pommes de terre à l'eau, les peler, les plier, avec du beurre frais, y ajouter du lait bouillant, faire mijoter.

SADA YACCO.

Qu'est devenue la tragédienne japonaise Sada Yacco, que d'anciens n'hésitent pas à mettre du parallèle avec Sarah Bernhardt et à considérer comme un des clous de l'Exposition?

Sada a quitté la France. Avec son mari Kawakani et tout le personnel de sa troupe, elle a regagné Tokio, où elle passera la saison d'hiver. Kawakani y est d'ailleurs propriétaire d'un théâtre où elle joint d'un faveur aussi marquée que celle qu'elle rencontre à Paris.

Mais que ses fervents se rassurent! Sada Yacco retournera à Paris, assure-t-on, aux premiers beaux jours, en juin ou en juillet, suivant qu'elle commencera ou non par la tournée qu'elle doit faire en Europe et dont les seules autres étapes sont l'Allemagne et la Belgique.

LA MODE

Depuis longtemps la saison mondaine à Paris est revenue jusqu'aux dernières limites du printemps. On se reçoit actuellement dans l'intimité familiale; surtout on va beaucoup au théâtre, se mettant au courant de toutes les nouveautés pendant que les soirées de théâtre et de grâce à donc eu lieu tous les théâtres parisiens. On voit les femmes en robes décolletées dans leurs loges les jours d'abonnement au Théâtre-Français, à l'Opéra-Comique; tandis que de degré très habillé de la toilette était réservé naguère, d'une façon exclusive à l'Opéra. On a également un demi-décolleté spécial avec manches longues et transparent sur la peau pour les réceptions et dîners intimes; pour les pique-nique et dîners par invitation des célibataires, dans les grands restaurants à la mode. Il faut dans ces diverses circonstances des manteaux très spéciaux, tenant le milieu entre les manteaux de jour et la splendeur des grandes mantas habillées, dites sorties d'opéra.

Voici un paletot-sac, prévu aussi long que les robes de chambre, qu'on peut faire à large, plus ou moins dans la hauteur jusqu'à mi-hauteur environ et libres du bas, de façon à donner au vêtement sa forme très amincie.

Vers le haut et flottantes du bas, d'immenses manches toutes droites sont attachées au vêtement de façon à ce qu'en passant les bras elles se drapent. Ceci est ce que nous appelons le genre simple, étant données les extraordinaires complications des vêtements actuels de tant de manières. Mais la fine nuance du drap associée à cette jolie fourrure fait un ensemble des plus élégants.

De très jolis manchons de four complets ces toilettes de soir très habillées, mais qui comportent un certain nombre de petites touches très légèrement, très souples, de chrysanthèmes mélangés à des envolées de tulle. De garénias et de roses, avec volant en forme de satin et tulle blanc. Aux ouvertures, de camélias avec leur feuillage. Ce manchon, qui a l'air d'un bonnet, remplace avec beaucoup plus d'élégance le sac. On peut y glisser éventail, la torquette, le manchon.

Voici, dans le genre simple, également une fort jolie toilette forme fourreau, en satin liberty très souple couleur gris unie, ce qui est une nuance argentée très pâle à reflets roses.

Très collante au haut, très amincie du bas avec un rouchonage abondant et plissé, se compose de soie altérée, rose Dubarry, et de tulle. Ces plissés tendent le bas de la jupe et la tiennent étalée sans rien lui faire perdre de sa souplesse. Le corsage est drapé d'une haute échappe de dentelle d'application d'Angleterre délicieusement chiffonnée sur un haut ruban de panne miroir rose Dubarry redrapé lui-même qui traverse le corsage devant et vient se renouer au bout de la ceinture en gros chapeau les bouts tombant de l'échappe dont l'un est à beaucoup plus large que l'autre, de façon à garnir le devant de jupe. Un gros chapeau rose Dubarry, cette nuance presque cerise tendre et vive tout à la fois. Cette toilette pourra être portée décolletée ou montante en ajoutant une chemisette intérieure avec manches longues en application. Les chemisettes se font à l'intérieur d'un blanc très fin et se charge en satin blanc très souple, large de 40 centimètres environ encadrée d'un ruban d'or de la largeur de trois doigts, volé de vieux Venise. L'échappe a bien trois mètres de longueur; elle est doublée du même satin liberty souple et bordée tout autour d'un rouleau de zibeline. Franges bien fournies en queues de zibeline à chaque extrémité.

Si on ne veut pas employer une fourrure aussi coûteuse pour cette fantasia, on remplacera la zibeline par une bande et une frange de marabout brun qui sera d'un très joli effet.

DEPECHE

Télégraphiques

Le comte de Castellane et ses créanciers.

Paris, 12 janvier.—Une dépêche de New York au "World" annonce que le comte Bona Castellane a été requis de répondre publiquement aux accusations que porte contre lui un marchand d'objets d'art, qui prétend qu'il lui a acheté des articles valant \$337,000, et qu'il ne les a pas payés. Il les aurait revendus avec bénéfice, après avoir promis de les rendre au marchand.

Le comte a déclaré que ce n'était là qu'une répétition de ce qu'avait déjà dit les avocats de Wortheimer, durant le procès qui a eu lieu à Paris, alors que la Cour a simplement recommandé que l'on nommât des experts. Les avocats plaignants, a dit le comte, ont accusé d'un acte illégal, mais ils n'ont pu instituer une poursuite criminelle ni à Paris, ni en Angleterre.

D'après la loi française et anglaise